

XYZ. La revue de la nouvelle

La croix de cheveux

Ariane Fontaine



Numéro 71, automne 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3834ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fontaine, A. (2002). La croix de cheveux. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (71), 32–36.

La croix de cheveux

Ariane Fontaine

Dans l'obscurité, mes yeux sont aussi perçants que ceux d'un chat. Étendue, les mains dans les cheveux, je fixe la croix pendue à l'immensité du mur écaillé de ma petite chambre. Je l'observe depuis toujours avec rage et accusation. Ce soir, ma fureur est si grande que ma vision se brouille. Mon corps sur le lit tremble. Je me lève lentement pour ne pas perdre pied et décroche l'objet de bois épineux. M'étant recouchée, je le place avec précision entre les deux monticules qui submergent étrangement ma poitrine depuis peu de temps. Une forte pression sur mes poumons. J'imité la morte. Rien ne bouge, aucun mouvement. Une minute passe, et puis deux. Ne pouvant supporter ce sérieux et cette immobilité plus longtemps, j'éclate de rire. Le démon fracasse le silence dogmatique.

La nuit est froide. Je suis nue, les poils hérissés sur la peau. Je me tords avec frénésie, j'en oublie le vent glacial qui pénètre le couvent. Je suis entraînée par mon délire cruel. Les murs s'effondrent, les limites s'effacent. Mon rire est si strident que les cheveux de toutes les valeureuses nonnes qui dorment sous la bienveillance du divin Sauveur se déracinent sous leur bonnet. N'écoutant pas leurs pleurs et leur douleur, je ramasse les touffes de poils à coups de râteau et sculpte maladroitement une somptueuse croix. Une croix de cheveux. Douce et chaude. Comme une majestueuse maman. Je ne rêve pas et sans quitter mon lit, je hante le sommeil de toutes.

Chaque soir, les étoiles s'absentent et mes fantômes illuminent le couvent de pierre. Chaque soir, je renaiss à moi.

Un violent coup de hanche percute soudain la porte de mon refuge. La charpente gémit. Le rideau s'abat sur la nuit. Je reste inerte, laissant croire, comme toujours, à mère Dolorès qu'un ange m'a emportée, que je suis arrivée au paradis bien avant elle. Et comme toujours, elle hurle et implore Dieu de je ne sais quelles absurdités. Je ravale mes pensées et mon dégoût devant

son insistance. Plus elle s'époumone pour m'extirper de mon univers intime, plus je m'enlise dans celui-ci. Mon mutisme et ma désobéissance constante la rendent folle. Je l'imagine derrière la mince cloison qui résiste encore à ses élans destructifs, les veines gonflées sur les tempes, les yeux injectés de sang et l'écume s'accumulant au coin des lèvres. Comment Dieu peut-il avoir créé une bête si hideuse ?

En me maudissant ainsi, ma Mère finit par perdre la voix et l'autorité. Je me lève, c'est à mon tour d'engendrer la souffrance. Je traîne mon corps et avance péniblement, comme si le Créateur trouvait siège sur mes épaules. La journée sera longue, étirée par de multiples répétitions. La routine liturgique. Mon visage est teinté d'un blanc cassé ; je ne me rappelle plus avoir dormi depuis mon enfance, depuis que je suis entrée, par une nuit opaque, en ce lieu cauchemardesque. Je me rends tout de même au réfectoire, ignorant les salutations artificielles des autres sœurs. Ici, nulle n'est honnête, car la vérité n'existe pas. Chacune est emmurée dans son désir profane de communion. Au son de mes pas qui retentissent dans ma tête comme une violente prière, j'inspecte les lattes irrégulières sur le plancher, à la recherche de quelques cheveux perdus. Tandis que toutes acclament l'au-delà, moi, je valse sur terre. Sur un soyeux tapis de poils, je communique avec les restes, les miettes corporelles des autres.

Plus je m'approche du lieu de ma contrainte, plus l'odeur d'hosties brûlées se répand en mon corps. La pourriture coule dans mes veines, suivant le rythme du flux sanguin. Impossible de m'en départir. Tous les jours, les religieuses sans corps me putréfient de plus en plus. Je m'assois seule à une table du réfectoire. La faim secoue mon estomac, mais je ne mange pas. Alors que la nourriture sainte soulève en moi une profonde et éternelle nausée, la fourchette, près de mon assiette, commence timidement à danser. Puis elle s'élance, meurtrière. Elle échappe à Dieu, à son contrôle tout-puissant. Très bas, je chante pour l'animer davantage. Tout en virevoltes et en pirouettes, un saltimbanque sur mon plateau se fout de l'existence, de la dictée religieuse. Sur les trois branches en acier noirci se dessinent mon

visage distordu et mes cheveux en broussaille. Je me découvre différemment, plus belle et plus séduisante que jamais. Mère-aux-gros-fourneaux, de sa voix de ténor harassée, sonne à cet instant la prière. La fourchette tombe avec fracas. Mon visage s'efface. Je ne suis plus.

Mes mains refusent de se joindre l'une à l'autre, elles se détestent mutuellement. Cherchant encore à me mirer, je prends la fourchette et la trempe dans le pot de beurre. Sur la table, elle se rue dans une création picturale inattendue. La toile de l'incohérence, de mon passé brouillé prend forme avec vivacité. Ma main est violemment emportée. C'est ma main gauche. L'impulsion est si grande que ma tête penche vers l'arrière. La noirceur se propage. Il n'y a que l'ustensile et sa création de beurre, l'ébauche de mes souvenirs. Les deux seules entités réelles que je connaisse.

Tout s'arrête. Le décor, terni et horriblement vrai, refait surface quand une douleur aiguë mais habituelle suspend ma *cérémonie*. Le Saint-Esprit, sur sa croix, du fond de la pièce, me toise d'un regard inquisiteur. Mon oreille est mauve dans la main grasse de mère Dolorès. Traînée sur le sol, je ramasse les débris de nourriture et les poussières sacrées. Insoumise, je reste sourde aux réprimandes et à l'unique sermon sur le devoir tandis que ma Supérieure me conduit à la pièce interdite. Ce cachot sans fenêtre et situé au grenier du couvent n'attise plus ma curiosité, je ne m'y débats même pas. En ce lieu, j'ai la confirmation que je suis bien vivante et constituée d'une peau fraîche et alléchante pour quiconque veut bien s'y défouler. Je l'offre à mère Dolorès quotidiennement ou presque.

Étendue et attachée, le visage contre une planche de bois inaltérable, je savoure l'odeur du pin qui s'y dégage encore. Ma Mère, pour sa part, jouit des coups de fouet dont elle m'afflige. Elle répète, telle une comptine mémorisée depuis longtemps, que je suis l'enfant du diable. *L'enfant du diable*. Ce personnage est en moi. Je l'entends. Son souffle fait battre mon cœur, il m'engendre nuit et jour. Les cris retentissants du cuir sur ma peau le réveillent tranquillement. Il se dessine devant moi. Je le

perçois, il est cette jeune femme pulpeuse au teint rosé et à la tignasse rebelle. Elle est seule, dépossédée. Cette femme qui m'a portée aime la chair, elle aime y goûter. C'est un être de supplices, s'offrant aux désirs et aux corps des passants. Les nœuds dans le morceau de bois auquel je suis clouée sont ses yeux. Le regard de celle qui se donne avec générosité et à qui l'on m'a arrachée dès mes premiers balbutiements, dès mes premiers semblants de mots. Pour que je ne lui ressemble pas, pour que je renonce à la chair. Cette nuit où l'on m'a empoignée par les cheveux et sauvagement tirée en cette contrée malade. La nuit du péché, où l'on a détruit ma fragile conscience et voilé mon corps. Ce n'est qu'en ce lieu haut perché du couvent que je l'entrevois, qu'elle me console dans son silence. Je sens ses paumes sur ma tête. Elle caresse mes cheveux, effaçant la douleur du passé et celle du présent.

Plus vieille qu'une ruine, mère Dolorès s'essouffle enfin et arrête son mouvement extatique. Je ne puis dire avec certitude le nombre de coups que j'ai reçus mais, me retournant, je constate que la sueur inonde le cou vierge de mon bourreau. Des cheveux gris dépassent de sa voilette. Ceux-là, je les mettrais impitoyablement tout au centre de ma croix velue. Ma Mère me relève brutalement et sous ma robe blanche, mes fesses, sillonnées de rouge, chantent leur douleur, leur lent déclin. Ma mère a disparu, elle s'est envolée vers d'autres corps à voir et à chérir. Le sang coule le long de mes jambes, tachées à jamais. Sans même m'essuyer, je quitte la chambre de la correction, croisant alors l'œil souillé de mère Dolorès qui m'implore discrètement de répéter l'événement demain ou après-demain.

Sous la cadence plaintive des cloches épuisées, je chancelle dans le parc attenant au couvent et bien délimité par une haute clôture de fer forgé, symbole de l'enfermement spirituel. Malgré tout, l'emprisonnement semble moindre ici. La brise transporte avec elle l'odeur envoûtante de la belle chevelure de ma mère et de la liberté interdite. Pendant que toutes les sœurs sont concentrées, les mains inséparables, sur le texte à réciter, je scrute l'herbe humide et odorante à la recherche de cheveux tombés ou

atrocement arrachés. Je m'allonge et rampe sur la terre enveloppante et presque sensuelle. Plus j'avance, plus ma robe se transforme et change de couleur. Elle se fond dans le décor. Les fourmis et les vers frétilants abondent davantage dans le gazon. Un petit univers indépendant de ce qui se trame là-haut naît sous mon regard assoiffé. Je voudrais y plonger, y mourir. Sondant chaque parcelle du terrain, je persévère dans ma collecte. Ça y est ! En voilà un roux ! Puis deux, et trois cheveux de nonne.

La récolte n'est pas négligeable, d'autant plus que je dois agir vite. C'est en me relevant que j'aperçois, gisant à quelques mètres de moi, une tache de couleur. Je m'approche avec prudence et ramasse une plume. Quel oiseau a perdu un détail de son duvet, une partie de lui-même ? Je la manipule délicatement. Ma prophétie. Douce et chaude. Sur la peau de ma nuque, ce petit corps abandonné, orphelin, tangué aléatoirement, me caresse.

Les aboiements de mère Dolorès reprennent de plus belle et comme mes deux fesses, de connivence, implorent ma bonté, je range vite les cheveux et la plume dans la petite poche de ma robe multicolore. J'obéis.

Le silence tient de nouveau le couvent en otage.

Je suis allongée sur le matelas rigide, les mains dans les cheveux. Mon âme m'embrasse. Sur le mur de ma chambre, de mon univers secret, des cheveux et une plume sont fixés, composant une forme éparse. La croix de bois dort sur le plancher. Elle y restera. Moi, je lui survis.